

Créer ou non avec les animaux To Create with Animals or Not

André-Louis Paré

Number 121, Winter 2019

Point de vue animal
Animal Point of View

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paré, A.-L. (2019). Créer ou non avec les animaux. *Espace*, (121), 2-7.

TO CREATE WITH ANIMALS OR NOT

From cave paintings to today's animal photography along with television documentaries on the lives and environments of numerous animal species, human beings have always represented living non-humans through diverse technical means. Certainly, according to our perception of the world, taken from legends, religion or other forms of discourse that organize our comprehension of reality, different intentions stimulate our desire to picture these familiar or not other species, from a magical view of the world to a more scientific conception in which these beasts are considered at times as subjects endowed with a spirit and, at other times as nothing more than a body and a potential resource for humans. Yet, in the multiple animistic or totemic views of Indigenous peoples, the non-human animal has always occupied a predominant place in their cosmology. However, in the western world, where the history of art tied to Judeo-Christian visual culture gradually has been imposed, the animal figure falls more within a celebration of creativity.

Accordingly, in medieval bestiaries or Renaissance still life, as well as in the majority of painted and sculpted works from modernity onward, animals of all species have been categorized in a sphere of life at a considerable distance from us. This distancing between human and non-human is revealed mainly in rationalist thought, which for centuries has looked upon the animal as that which through comparison defines and advances the "uniqueness of the human being." This split in the order of life is clearly expressed in the thinking of René Descartes (1596–1650). By turning his back on the Greco-Latin tradition of the human as a "rational animal," Descartes made a veritable revolution in the organization of life, separating henceforth the human spirit from all that is corporal, leading to the conception of animals as machines. Fortunately, Jeremy Bentham (1748–1832) contested this dualism in his considerations of animals' suffering, and developed a mode of thought based on their ability to experience physical sensations just as we do. Whereas in the Cartesian tradition animals were reduced to their physical aspect with no language to express themselves, nor reason to think, domesticated or wild animals in their capacity to suffer would find a favourable ground for our benevolence as human beings.

Despite the emergence of this new relationship with the animal condition, the art world—like many spheres of society—was slow to act. In a text from 2009 titled *Testing the Animal: The Body and Material*,¹ Barbara Denis-Morel notes that numerous artists, among them Damien Hirst, Adel Abdessemed, Lee Bul and Sun Yuan & Peng Yu, are determined to expose the violent treatment that we submit animals to in some of their works. These artists and numerous others like to remind us of humanity's failures, having little concern for other species. Also, in wanting to show human barbarity in all its rawness, these artists provoke us with their use of the living or dead animal's body as material. Contrary to these demonstrations in which animal life is reduced to goods to be consumed, this collection of essays for issue 121 attempts to approach what could be the animal's point of view. The texts here reflect on this new relational state, revealing a desire to construct new viewpoints rather than matters of culpability or ethical redemption.

In 2012, historian Éric Baratay published a book titled *The Animal Point of View* [*Le point de vue animal*, Éditions Seuil]. Bénédicte Ramade, in charge of this collection of texts, shares in the ideas presented in this work, in particular, the difficulty of evading anthropomorphism when reconsidering human history "in the light of animality." In her text, Ramade expands on this difficult exercise. Presenting the works of Sam Easterson, Pierre Huyghe and the duo Jennifer Allora and Guillermo Calzadilla, she puts forth some hypotheses underlining the importance of decolonizing knowledge in order to devise new ways of revealing how animals perceive the world. This is also the position taken in other texts, such as that of Martina Caruso, which looks at the video works of Christoph Keller, Corinne Silva and Basma Alsharif to understand the role of technical device in telling about human and non-human

CRÉER OU NON AVEC LES ANIMAUX

Depuis l'art rupestre jusqu'aux photographies animalières d'aujourd'hui, sinon aux documentaires télévisuels ayant pour sujet la vie et l'environnement de plusieurs espèces animales, les êtres humains ont toujours représenté, par divers moyens techniques, le vivant non humain. Certes, selon notre perception du monde, qu'elle soit marquée par des légendes, par la religion ou par tout autre discours qui organise notre compréhension du réel, le désir de mettre en image ces autres espèces, familières ou non, est animé par différentes intentions, passant d'une vision magique du monde à une conception plus scientifique dans lesquelles ces bêtes seront considérées parfois comme sujet doté d'une âme, parfois comme objet sans rien d'autre que le corps et ses ressources potentielles à offrir aux humains. Or, dans les multiples pensées animistes ou totémistes des peuples premiers, l'animal non humain a toujours occupé une place prédominante au sein de leur cosmologie, mais dans le monde occidental, où s'est peu à peu imposée une histoire de l'art héritière d'une culture visuelle judéo-chrétienne, la figure animale s'inscrira davantage dans une célébration de la création.

Dès lors, que ce soit à travers les bestiaires médiévaux ou les natures mortes de la Renaissance, mais aussi dans la plupart des œuvres peintes ou sculptées à partir de la modernité, les animaux de toutes espèces seront catégorisés dans une sphère du vivant qui nous en éloigne considérablement. Cette distanciation opérée entre humain et non humain va principalement se faire sentir dans la pensée rationaliste qui, pendant des siècles, considèrera les animaux comme ce qui peut, par comparaison, définir et promouvoir un « propre de l'homme ». Or, cette coupure dans l'ordre du vivant s'est clairement exprimée à travers la pensée de René Descartes (1596-1650). En tournant le dos à la tradition gréco-latine de l'humain comme « animal rationnel », Descartes opérera une véritable révolution dans l'organisation du vivant séparant désormais l'esprit humain de tout ce qui est corporel, l'amenant ainsi à concevoir les animaux comme des machines. Heureusement, ce dualisme sera contesté par Jeremy Bentham (1748-1832) qui, dans ses considérations sur la souffrance animale, va développer une réflexion basée sur leur aptitude à ressentir comme nous des sensations physiques. Tandis que dans la tradition cartésienne les animaux étaient réduits à leur aspect physique, n'ayant ni langage pour s'exprimer, ni raison pour penser, les animaux, qu'ils soient domestiqués ou sauvages, vont trouver dans leur capacité de souffrir un terrain propice à la bienveillance des humains que nous sommes.

Malgré l'émergence de ce nouveau rapport face à la condition animale, le monde de l'art – comme pour plusieurs autres sphères de la société – a mis du temps à en prendre acte. Dans un texte publié en 2009 et intitulé *L'animal à l'épreuve de l'art contemporain : le corps comme matériau*¹, Barbara Denis-Morel souligne en quoi plusieurs pratiques artistiques, dont celles de Damien Hirst, Adel Abdessemed, Lee Bul et Sun Yuan & Peng Yu, s'acharnent à exposer, dans certaines de leurs œuvres, les traitements violents que nous faisons subir aux animaux. Ces artistes, et plusieurs autres, se plaisent à nous rappeler les travers d'une humanité peu soucieuse du sort fait aux autres espèces. Aussi, tout en voulant nous montrer crûment la barbarie humaine, ces artistes, en guise de provocation, utilisent le corps animal soit vivant, soit mort, comme matériau. Or, contrairement à ces démonstrations où la vie animale est réduite à un bien de consommation, le dossier de ce numéro 121 tente plutôt de s'approcher de ce que peut être le point de vue animal. Il propose des contributions qui réfléchissent à ce nouvel état relationnel relevant moins d'une culpabilité ou d'un rachat éthique que du désir de construire de nouveaux points de vue.

En 2012, l'historien Éric Baratay a publié un livre ayant pour titre *Le point de vue animal* (Éd. Seuil). Bénédicte Ramade, responsable de ce dossier, s'est entretenue avec lui sur les idées émises dans cet ouvrage, dont la difficulté d'échapper à l'anthropomorphisme en vue de reconsidérer l'histoire humaine « à l'aune de l'animalité ». Dans son texte, Ramade renchérit sur cet exercice ardu. En présentant les œuvres de Sam Easterson, Pierre Huyghe et du duo Jennifer Allora et Guillermo Calzadilla, elle émet

relations. In the series *Animal Lovers*, artist, activist and researcher Julie Andreyev also uses video as a way to pay honour. In her text, Penny Leong Browne examines how the creative process in some works rests on an interspecies exchange. She shows how Andreyev, in her practice, applies cognitive ethology to the ethics of communication within post-anthropocentric thought.

Within this post-anthropocentric perspective, indeed a post-humanist one, we certainly cannot grant the animal the status of an artist, but as Anne-Sophie Miclo shows in her text on Michel Blazy, animals can take part in artistic activity. For a number of years, Blazy has staged scenarios “giving a significant place to the indeterminate and the living.” The result of this work is the fruit of a collaboration in which non-humans must be considered as active agents and not as objects. Emily Duke and Cooper Battersby’s *Lesser Apes* (2011) points to another form of collaboration between human and non-human, which Ray Cronin presents in his text where the question is raised concerning the affective—read sexual—relation between a primatologist and a female bonobo. The subject of possible communication between species is also Laura Cull Ó Maoilearca’s focus in her analysis of *Sheep Pig Goat*, a performance the British company, Fevered Sleep produced, which presents farm animals interacting with dancers and musicians. The author examines these exchanges and the questions that this brings to the study of animals as well as the gulf that seems to separate the human and non-human. Yet, is this gulf reason enough to ignore the animal world? Only of late, we have rediscovered that everything on this planet is interconnected and that our life depends on the way we respectfully integrate with other non-human beings and ecosystems. Tomás Saraceno’s immense work *ON AIR* presented recently at Palais de Tokyo in Paris is a good example. In her text, Marie Siguier is interested particularly in the enormous spiders’ webs presented in the first gallery. Organized “around climates, the flux and shift from the biological to the atmospheric,” this exhibition rightly corresponds to the vision of an ecosystemic universe in which humanity is invited to create new connections in order to rethink “the porosity between the human and non-human.” Is this not the only way to redefine our humanity once again?

Alongside these essays, Agnès Villette’s portfolio casts a specific look at the insects that for a number of years have invaded our environment. She presents them as “strangers,” now posing important ecological and economic challenges. Three texts follow in the “Events” section: *Orange 2018*, the triennial at Expression, centre d’exposition de Saint-Hyacinthe, Rafael Lozano-Hemmer’s retrospective from this past summer at the Musée d’art contemporain de Montréal and the Biennale nationale de sculpture contemporaine in Trois-Rivières. The exhibition reviews and selected titled sections complete this issue, and hold some nice surprises for the curious reader.

André-Louis Paré

Translated by Robin Simpson

1. Barbara Denis-Morel, “L’animal à l’épreuve de l’art contemporain : le corps comme matériau,” *S. & R.*, no. 27 (2009): 155-166.

quelques hypothèses soulignant l'importance de décoloniser la pensée afin d'inventer de nouveaux dispositifs permettant de montrer comment les animaux perçoivent le monde. C'est également le parti pris de certains autres textes dont celui de Martina Caruso qui, à partir d'œuvres vidéographiques de Christoph Keller, Corinne Silva et Basma Alsharif, tente de comprendre le rôle de l'appareil technique dans la manière de raconter la relation entre humain et non humain. Dans la série *Animal Lovers* de l'artiste-activiste et chercheuse Julie Andreyev, la vidéo est aussi à l'honneur. Le texte de Penny Leong Browne examine, à travers le processus créatif, certaines œuvres de cette série qui reposent sur l'échange interspèces. Elle montre comment la pratique artistique d'Andreyev applique l'éthologie cognitive à l'éthique de la communication au sein d'une pensée post-anthropocentrique.

Dans cette perspective post-anthropocentrique, voire post-humaniste, on ne peut certes pas reconnaître à l'animal un statut d'artiste, mais comme le montre Anne-Sophie Miclo, dans son texte sur Michel Blazy, les animaux peuvent prendre part à l'activité artistique. Depuis plusieurs années, Blazy met en scène des dispositifs « offrant une place importante à l'indéterminé et au vivant ». Le résultat de ce travail est le fruit d'une collaboration dans laquelle les non-humains doivent être considérés comme des agents actifs et non comme des objets. L'œuvre du duo Emily Duke et Cooper Battersby, intitulée *Lesser Apes* (2011), permet de souligner une autre forme de collaboration entre humain et non humain. C'est ce que nous propose Ray Cronin dans son texte où est soulevée la question de la relation affective – voire sexuelle – entre une primatologue et une femelle bonobo. En proposant l'analyse d'une œuvre performative produite par la compagnie britannique Fevered Sleep, c'est également au sujet d'une communication possible entre les espèces que le texte de Laura Cull *Ó Maoilearca* est consacré. L'œuvre *Sheep Pig Goat* met en scène des animaux de ferme en interaction avec des danseurs et des musiciens. L'auteure interroge cette situation d'échanges et le questionnement que cela suscite sur le plan des études animales ainsi que l'abîme qui semble séparer l'humain du non humain. Or si abîme il y a, est-ce une raison pour ignorer le monde animal ? Depuis peu, on redécouvre que tout sur cette planète est interconnecté et que notre vie dépend de la façon dont nous pouvons nous intégrer respectueusement avec d'autres êtres et écosystèmes non humains. L'œuvre gigantesque *ON AIR* de Tomás Saraceno, présentée récemment au Palais de Tokyo (Paris), en offre un bel exemple. Dans son texte, Marie Siguier s'intéresse tout particulièrement aux œuvres présentes dans la première salle où se trouvent d'immenses toiles arachnéennes. Cette exposition qui s'organise « autour de climats, de flux et glissant du biologique à l'atmosphérique » correspond justement à la vision d'un univers écosystémique dans laquelle l'humanité est invitée à créer de nouveaux liens afin de repenser « la porosité entre humain et non humain ». Ne serait-ce pas la seule façon de redéfinir à nouveaux frais notre humanité ?

Parallèlement à ce dossier, un portfolio d'Agnès Villette jette un regard particulier sur des insectes qui, depuis quelques années, envahissent notre environnement. Elle les présente comme des « étrangers » qui, désormais, posent des enjeux écologiques et économiques importants. Ce portfolio est suivi de trois textes publiés dans la section « Événements » ayant pour sujet la triennale Orange 2018, présentée par Expression, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, l'exposition rétrospective de Rafael Lozano-Hemmer qui s'est tenue, cet été, au Musée d'art contemporain de Montréal et la biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières. Ce numéro est complété des sections « comptes rendus » d'expositions et d'ouvrages reçus, lesquelles réservent toujours aux lectrices et lecteurs curieux de belles surprises.

André-Louis Paré

1. Barbara Denis-Morel, « L'animal à l'épreuve de l'art contemporain : le corps comme matériau », *S. & R.*, n° 27, 2009, p. 155-166.



